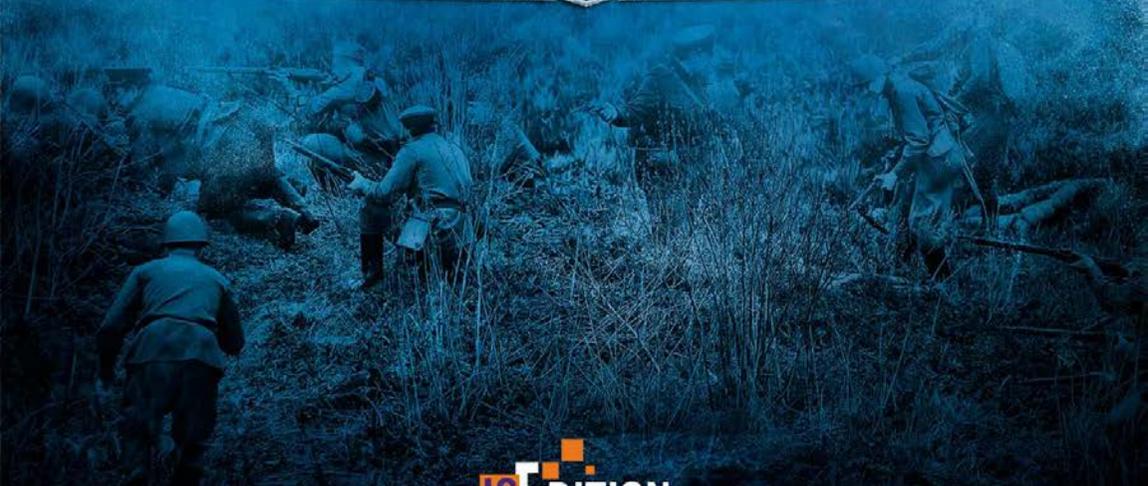


ANTHONY BOUCARD



LUTOPIE DES FOUS



ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Instagram.com/is_edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-261-5

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-262-2

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Rebeca Covers / Deposit photos

Collection « Romans »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ANTHONY BOUCARD

L'UTOPIE
DES FOUS

ISEDITION

Un grand merci à ma femme, mes parents, ainsi qu'à Corinne, David et Monsieur Serge Martin pour leur bienveillance et leur aide précieuse.

« Quel que soit leur sort, nous avons à leur souvenir ce frisson de dégoût et de haine que l'on a pour les monstres. »

Abbé André PAYON

Marius, hier soir

« Pas un seul jour n'est passé sans que je ne vienne à toi, que je ne te fasse la cour, que je me jette à tes pieds pour éprouver ton amour et me faire aimer. Si je ne le faisais pas, c'est toi qui m'approchais. Lorsque nous nous croisons, nos yeux se retrouvaient et disaient ce que ton raisonnement ne pouvait comprendre. C'est ainsi, c'était inscrit dans ton sang et dans ta peau, comme cela l'était dans la mienne. Nous étions condamnés à nous aimer comme tu l'étais à m'oublier. Quinze, vingt minutes pour que ton amnésie grignote mon visage, mon odeur, mes gestes et mes sentiments. Puis le temps finissait tranquillement son festin pour ne plus laisser une seule miette de mon existence. Il me fallait alors revenir et te reconquérir, comme un étranger que j'étais devenu.

Nous nous sommes aimés ici, dans ce foyer psychiatrique, pendant quarante-cinq ans, entre tes incapacités à te souvenir de nous et ma folie. Plus de quatre décennies de quiétude à profiter l'un de l'autre avec la candeur d'un premier amour, d'un premier flirt chaque jour répété. Je t'ai aimée comme il nous faut respirer. En bien, en mal, je t'ai aimée, envers et contre nous. Je n'ai pas trouvé les mots ni mesuré mes actes lorsqu'il

l'aurait fallu. C'était hors de moi, plus fort que tout. Je t'ai aimée par nécessité, par obligation, à en crever, comme tu m'as aimé malgré l'horreur et les atrocités. Il t'a fallu tout oublier, tout abandonner pour nous permettre, encore une fois, de nous retrouver. C'est ainsi, nous ne pouvions être séparés. Nous n'avions qu'un seul destin à partager, nous étions condamnés à nous aimer et c'est ce que nous avons fait, au-delà des mots et de la raison. »

Quelques gouttes de sueur perlent le front de Marius. Ses soixante-quatorze ans ne lui permettent plus de se tenir droit, et c'est le dos courbé et la main appuyée contre un érable qu'il observe, caché derrière, Jeanne, l'amour de sa vie. Son regard se détourne sur ses doigts agités et contemple l'espace vide entre son index et son annulaire. Ses souvenirs se perdent quelques instants dans les méandres d'un été 1944 encore trop présent. Les poches sous ses yeux cristallins pèsent de tout leur poids sur son visage tendu.

Marius sort de derrière son arbre le pas chancelant et s'avance vers elle. Il progresse doucement, avec la précaution des vieilles personnes qui ne guérissent plus des chutes. Plus rien n'existe autour de lui à l'exception de cette femme. Elle contemple un massif, la tête un peu de biais. Lui chemine, des fleurs à la main. Son corps est tendu à l'excès, transi de peur. Elle le regarde se rapprocher avec interrogation, mais ne montre aucune inquiétude. Il a le cœur au bord des lèvres. Son visage s'est grimé de rougeurs candides. Il arrive à sa hauteur plus empourpré que jamais et s'engage d'un ton incertain :

« Bonjour, madame. Excusez mon retard, je suis incorrigible. »

Il lui sourit de tout son dentier.

« Tenez, je n'ai trouvé que ces crocus pour me faire pardonner. »

Le regard interrogatif de Jeanne pérégrine sur le contour des lèvres sèches de Marius, descend sur son cou, puis revient sur ses yeux, ses oreilles, sa chevelure. Elle l'observe en silence, simplement, sans arrière-

pensée, un léger sourire serein découvre des rides malicieuses, tirées vers le haut, de celles qui se dessinent dans la quiétude d'une vie heureuse. Avec plus de conviction, Marius reprend :

– Vous êtes magnifique, comme chaque jour. Je suis enchanté que vous ayez accepté mon invitation.

Il est debout devant elle. Sa main tremblante est tendue vers Jeanne et lui présente les fleurs, ses préférées. Elle se lève fébrilement, prend le bouquet, ferme les yeux et hume doucement les effluves.

– Oh, qu'elles sont belles ! Pardonnez mon esprit distrait, mais vous m'avez dit que vous vous appeliez ?

– Marius, répond-il. Je m'appelle Marius.

Jeanne fronce les sourcils. Son sourire s'est quelque peu tendu. Elle ne se souvient plus de ce rendez-vous. Pourtant, il semble bien la connaître. Elle regarde les crocus posés entre ses mains, qui sont tout à fait à son goût ; un peu comme cet homme, d'ailleurs, qu'elle trouve, elle doit bien se l'avouer, charmant. Ses yeux sont plongés dans ceux de Marius. Elle cherche au fond de sa mémoire ce visage qui ne lui est pas totalement inconnu sans pouvoir se rappeler. Elle regarde autour d'elle. Elle est au milieu d'un bois magnifique, jalonné de nombreux chemins. Certains aboutissent à des pavillons isolés au milieu de ces arbres, d'autres contournent des bosquets et des parterres de fleurs qui ponctuent le sol humeux avant de se perdre derrière d'autres habitations. Très loin, la forêt semble s'arrêter, coupée dans son élan par un bâtiment gigantesque. Elle se tourne et regarde le vieux banc en bois. Elle était assise là il y a cinq minutes, avant que cet homme ne vienne à elle, mais elle ne se rappelle pas ce lieu ni pourquoi elle y était ; sans doute ce rendez-vous. Ses yeux reviennent vers l'inconnu. Elle ouvre la bouche, prête à l'interroger. Marius, attentif, lui sourit et devance ses inquiétudes :

« Nous ne sommes plus du premier âge. J'ai de plus en plus de mal à avancer à cause de cette fichue jambe qui ne me laisse plus une minute de

répit, et je sais votre mémoire fatiguée. Auriez-vous oublié qui je suis ? Cela vous arrive, quelquefois. »

Elle hésite, puis finit par avouer être un peu perdue. Marius feint un visage affecté par cet aveu qu'il connaît par cœur pour l'avoir entendu tellement de fois et, le plus rassurant du monde, lui répond :

« Ne vous en faites pas, cela ne dure pas longtemps. »

Marius sort de sa poche une photo un peu vieillie et la lui tend. Jeanne la prend. Une femme pose dessus à côté de cet homme. Elle est habillée d'une robe à pois bleu foncé s'arrêtant au-dessous des genoux. Elle est pieds nus. Elle n'est plus toute jeune, mais dégage une fraîcheur d'âme que la blancheur de son teint accentue. Ses yeux pétillants de vie accompagnent un sourire délicatement dessiné par des lèvres fines et rouges. Ses cheveux lactés sont pris en chignon. Elle porte un petit collier en bois sur un vieux cordon de coton. Machinalement, Jeanne pose sa main sur le haut de son sternum et y découvre une sorte d'ogive percée en son centre et accrochée à un lacet. Elle regarde Marius :

- C'est moi ? demande-t-elle incrédule.
- Oui, répond-il simplement.

Sur la photo, elle passe ses bras autour du cou de Marius et l'embrasse sur la joue. Lui sourit, le torse droit, les yeux dans la direction de l'appareil, les mains dans le dos. Elle ne bouge plus et semble hypnotisée par l'image. D'une voix la plus douce possible, Marius reprend :

« Il vous arrive quelquefois de perdre la mémoire, mais tout va vous revenir très rapidement. »

Marius s'est habitué à ne pas l'inquiéter outre mesure, sachant que ce qui est en train de se passer sera, à l'instar de tout autre événement, oublié d'ici quelques minutes. Elle l'écoute, les yeux à la dérive, puis redresse la tête vers le vieil homme. Son regard déborde d'interrogations et de doutes. Le plus détaché possible, Marius continue :

« Je ne sais plus qui a dit que la vieillesse était un naufrage, mais je vous avoue que cela pourrait y ressembler si nous n'étions pas là l'un pour l'autre... »

Marius sourit tristement.

« Puis-je récupérer ma photo ? »

Jeanne, perdue dans son monde de perplexité, le laisse prendre le Polaroid. Il le range dans sa poche intérieure de veste puis poursuit la conversation :

« Cela va peut-être vous surprendre, mais s'il y en a un de nous qui a besoin de quelqu'un, c'est surtout moi, et de vous. Je ne sais pas comment ma patte boiteuse ferait sans votre soutien. »

Marius plie son coude et le tend vers Jeanne, l'invitant à ce qu'elle y glisse son bras.

– Puis-je vous proposer de marcher un peu ? Cela dérouillera ma vieille hanche et vous rafraîchira la mémoire, vous verrez.

Jeanne regarde ses mains marquées par le temps. Elle cherche quelque chose quelque part au fond d'elle-même. Elle relève son visage vers Marius et lui sourit tristement, comme résignée.

– Une promenade pour me rappeler, dit-elle d'un air évasif.

– C'est cela, répond-il.

Elle tourne la tête vers le chemin, où le soleil s'est faufilé entre le feuillage des arbres et éblouit de ses rais une multitude d'insectes volants, puis revient vers le regard de Marius. Son visage est à moins d'un mètre du sien. Elle ne sait pas pourquoi, mais sa présence la rassure. Et puis, elle le trouve vraiment charmant, ce qui ne gêne rien. Elle se détend un peu. Elle prend son bras et se pose à ses côtés. Elle ne dit rien. Ils avancent lentement sur le sentier et s'enfoncent dans le bois. Marius commence un long monologue sur ses péripéties plus ou moins inventées de ces derniers jours. Elle l'écoute en tapissant sa mémoire vide de toutes ses anecdotes. Elle ne s'en rend pas compte, mais déjà les premiers moments de cette

rencontre avec Marius se désagrègent dans les méandres de son amnésie dévorante. Vingt minutes plus tard, elle n'a plus le souvenir d'avoir été assise, seule, sur ce vieux banc en bois, d'avoir vu un vieil homme inconnu s'approcher d'elle et regarde Marius, omniprésent dans sa mémoire, comme un vieux complice de toujours. Lui continue ses histoires toutes plus étonnantes les unes que les autres – il était une fois un noyer gigantesque qu'une jeune fille utilisait comme trapèze, il était une autre fois un garçon étrange qui harcelait les gens en leur jetant de tout petits bouts de papier au visage, il était des histoires de nain amoureux, de grosse femme érotomane et écrivaine... Jeanne écoute et s'amuse de ces fables burlesques qu'elle ne peut imaginer autres qu'inventées. Les minutes continuent au rythme de leur marche lourde et lente et les histoires s'accumulent, remplissant la page vierge que lui propose son cerveau. Lorsqu'il lui parle de leur relation, elle l'écoute, rayonnante. Puis elle prend parti, commence à le plaisanter, lui pose mille et une questions et se dit avoir beaucoup de chance d'être auprès de lui. Elle lui énumère la liste de ses envies et les projets qu'elle a pour eux deux. Sur cette terre cheminant entre les chênes, leur complicité de toujours reprend ses droits. Ils pourront maintenant passer les prochaines heures à discuter, se taquiner et à s'aimer.

Après une longue marche d'une durée indéterminable pour Jeanne, ils arrivent devant un vieux portillon entrouvert. Quelques dizaines de mètres plus loin, la pénombre végétale se dissout dans une clarté brûlante tachetée des ombres des passants et rayée par le bruit des voitures. Les deux anciens s'avancent et pénètrent le rideau éblouissant. Le décor forestier fait de silence, d'odeur d'humus et de lumière tamisée s'est dissout dans l'euphorie tonitruante d'un grand boulevard de centre-ville. Les carrosseries impatientes klaxonnent en se poussant du pare-choc. Certains passants traversent la route au pas de course, d'autres magasinent les vitrines de prêt-à-porter. Les chevaux de porcelaine du carrousel tournent au son des musiques de boîtes de nuit. À côté, des attachés-cases en costume-cravate discutent de la baisse du Dow Jones. Un clochard

imbibé écoute, attentif, le débat en attendant son heure d'aumône. Les commerces se disputent les soldes de printemps. Les restaurants encore vides regardent les terrasses des cafés bondés comme autant de promesses pour leur service à venir. Jeanne serre le bras de Marius, la bouche bée et les yeux grands ouverts.

« C'est ici », l'informe-t-il en pointant du doigt un petit restaurant-hôtel à l'angle d'une rue perpendiculaire au boulevard.

Un néon rouge et blanc invite à une restauration aux couleurs savoyardes. Jeanne regarde Marius. Il est beau. Elle se sent bien auprès de lui. Cette promenade fut une idée magnifique et maintenant, cette auberge ! Quelle surprise ! Elle est heureuse. Elle lui offre un large sourire, ferme les yeux et pose ses lèvres tendrement sur les siennes.

Angèle, hier soir

Le bras accoudé au chambranle de la fenêtre de son bureau, la directrice, le téléphone à l'oreille, fume sa énième cigarette. La tension strie à l'excès son visage asséché par les trois paquets quotidiens. De multiples et imposants bijoux valsent au bout de ses lobes et à son cou. Son corps chorégraphie ses excès de voix. Ses yeux clairs et furibonds, agrandis par deux culs-de-bouteille, jettent des regards accusateurs sur la femme assise, le dos voûté, face à son bureau. Madame est en colère, madame est furieuse et sait le montrer. La consigne devient un ordre lorsqu'il ne souffre ni remarque ni désobéissance :

« Non, ne fermez pas le petit portail. S'ils reviennent, ils repasseront probablement par là. Réfléchissez un peu ! Gardez tous les résidents dans leur chambre. Je veux que l'essentiel du personnel fouille le parc et les alentours de l'établissement. Je préviens la police. Je veux être avertie dès que vous aurez du nouveau. À tout de suite. »

Elle raccroche, se passe la main dans le centimètre de cheveux qu'il lui reste sur le crâne, sort une cigarette de son étui et l'allume avec le mégot

de la précédente. Elle avance vers son bureau, jette un regard mauvais vers cette femme courbée sur sa chaise et dit :

« Vous rendez-vous compte de ce que vous lui avez donné ? Avez-vous pensé aux conséquences ? »

La directrice pose ses mains sur son bureau, le corps en avant, ses yeux furibonds plantés sur le haut du crâne de son employée.

« Bon sang, Angèle ! Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Des ciseaux ! Comment avez-vous pu faire ça ? »

Sans attendre de réponse, elle attrape un memento téléphonique et deux fiches administratives, repart vers la fenêtre, la clope au bec, et compose le numéro correspondant au service de police. Le cul sur le radiateur, les lèvres pincées, elle dévisage Angèle, infirmière de profession et employée dans cet établissement depuis les années 60. La patronne fait un signe négatif de la tête et colle le combiné à son oreille :

« Allô ? Oui, ici madame Hartus, directrice du foyer occupationnel des Landes, 9 boulevard des Acacias... Oui, c'est ça. Nous avons deux résidents en fugue... Oui, il y a environ une heure... Non, peu de chances, nous sommes persuadés qu'ils sont sortis de l'établissement. Nous avons une issue de secours au fond du parc. Le portail était entrouvert... Et non, elle ne fonctionne plus... Je sais, nous aurions dû changer la serrure. J'aurais le temps d'essayer les remarques plus tard, si vous voulez bien. Pour l'instant, occupons-nous de nos deux fugueurs, un homme et une femme : Marius Dupont et Jeanne Roland. Elle est amnésique et ne répondra pas à son patronyme, lui est simplement, comment dire... simplet. Évidemment, ils ne sont pas là pour des cors aux pieds ! Non, je ne m'énerve pas... Non, ils ne sont pas dangereux... Si je vous le dis ! Tous nos résidents ne sont pas forcément psychopathes ou tueurs en série... Je continue : la femme a soixante-douze ans... Non, ce n'est pas trop âgé pour fuguer ! Est-ce que vous pouvez vous concentrer sur ce que je vous dis ? Merci. Elle a d'épais cheveux blancs coiffés en chignon. Elle est très élancée, très fine, environ un mètre soixante-dix. Elle a les yeux

gris, les joues creusées et est très pâle. Elle porte un gilet en laine écru, un chemisier bleu clair et une grande robe blanche... J'ai en face de moi l'employée qui... »

La directrice marque un temps de réflexion.

« Elle me dit qu'elle a un cordon de coton mité avec un anneau en bois mal taillé autour du cou. L'homme n'a pas d'état civil officiel puisqu'il a été retrouvé devant notre établissement totalement amnésique... Non, jamais... C'était – *elle regarde l'une des deux fiches* – en 1957, il y a quarante-cinq ans... Non, il n'a pas de voit... Non, non plus... Non plus... Je vous ai déjà dit que... et merde ! N'abusez pas de la connerie sous prétexte que vous êtes agent de police et écoutez-moi bon Dieu ! Non, je ne m'énerve pas... Il est en possession de ciseaux de couture, cela vous fait toujours rire ? Non, cela leur est interdit pour des raisons de sécurité évidentes... Non, il n'aurait jamais dû les avoir entre les mains – *elle regarde Angèle* –, je ne sais pas encore comment il se les est procurés, mais je vais faire mon enquête. Nous ne connaissons pas sa date de naissance exacte, mais nous pensons qu'il doit avoir entre soixante-dix et soixante-quinze ans. Il est de bonne corpulence, il fait un mètre quatre-vingt-cinq et doit peser près de cent kilos. Il a les yeux bleu foncé et est assez mat de peau. Il boite. Il a les cheveux très blancs avec la raie sur le côté... Merde ! vous le faites exprès ? On est rarement dégarni avec la raie sur... oui, je suis énervée de perdre du temps avec des conneries pareilles ! Bon, continuons... Il a des mocassins noirs, un pantalon en toile gris, une chemise blanche, un foulard doré et rouge autour du cou, une veste en velours vert foncé avec des pièces de cuir sur les coudes... Ma collègue me dit qu'il portait une casquette pied-de-poule en feutre gris foncé... Oui, il est toujours bien habillé. Probablement pour lui plaire... Oui, ils doivent être tous les deux au même endroit... Non, elle ne se souvient pas forcément de lui, mais ils finissent systématiquement leurs journées ensemble. Bref, si vous les retrouvez, ils auront certainement l'allure d'un vieux couple... Je vous envoie par fax les documents administratifs les concernant, ainsi que leur photo. Merci de me tenir informée dès que vous

avez du nouveau... Évidemment... Oui, je passerai ce soir, mais pas avant dix-neuf heures. Oui, merci, au revoir. »

Elle sait que la journée n'est pas près de se terminer. À quelle heure va-t-elle finir ? Va-t-elle seulement pouvoir rentrer ? Elle regarde le téléphone, hésite. Elle pense à son mari qui va encore lui faire une scène. Qu'elle appelle ou non, cela ne changera rien. Quel qu'en soit le motif, elle sera une fois de plus coupable de privilégier son travail à sa famille. La sécurité de deux petits anciens n'aura pas grande valeur face à la terrible solitude que subit ce pauvre néo-retraité isolé ayant pour seule compagne sa télécommande de télévision. Elle qui espérait encore sauver son mariage et le peu de meubles qu'il lui reste, ce énième incident risque bien d'être le dernier. Elle soupire, se rallume une blonde et s'enfonce dans sa chaise de bureau pivotante 100 % simili cuir. Les avant-bras fixés sur les accoudoirs réglables, elle pose son regard un instant sur les volutes jaunâtres de la cigarette puis, d'une voix lasse, interroge :

– Depuis combien d'années travaillons-nous ensemble ? Trente, trente-cinq ans ?

La question reste sans réponse. Sur un ton plus sec, la directrice réitère :

– Répondez-moi ! Combien ? Trente-cinq ans, peut-être plus ?

Angèle relève la tête. Elle a le regard absent, comme dans un état second, celui que peuvent avoir les drogués, les insomniaques en fin de journée, ou les traumatisés, et semble ne pas avoir compris la question. Pourtant, après un temps de réflexion, elle répond d'une voix faible :

– Oui, trente-cinq ans peut-être.

– Vous n'êtes pas arrivée longtemps après moi dans cette maison. Nous sommes les deux vieilles de l'établissement. On fait un peu partie des murs maintenant, n'est-ce pas ?

Pas de réponse.

– Et je pense assez bien vous connaître, depuis tout ce temps. En trente-cinq ans, je n'ai jamais rien eu à redire vous concernant. Je peux même dire que je n'ai jamais connu quelqu'un de plus attentionné, de plus

dévoué, de plus professionnel que vous. Alors, dites-moi ce qui a bien pu se passer tout à l'heure dans ce foutu parc.

- Je vous l'ai dit. Marius m'a demandé des ciseaux. Je lui en ai donné. Il m'a remerciée. Il a rejoint Jeanne. Je les ai laissés tranquilles. Un quart d'heure plus tard, ils n'étaient plus là.

- Et vous saviez qu'ils partiraient ?

- Oui.

- Pourquoi ?

Angèle, qui jusque-là avait laissé son regard se perdre dans le monticule de paperasses éparpillées sur le bureau, concentre ce dernier dans celui de la directrice, non comme un signe de défiance, mais comme une imploration à lui fiche la paix. Ses yeux sont rougis, fatigués. Son dos courbé porte quelque chose de trop lourd. Ses lèvres semblent vouloir dire quelque chose d'imprononçable et se désarticulent dans de petits spasmes incontrôlés. La cadre la regarde longuement dans ce silence pesant, puis reprend :

- Je n'ai encore rien dit à la police, j'ai la moitié du personnel qui pense toujours les retrouver dans le parc. Je veux bien essayer de vous aider, mais il va falloir coopérer un peu, sinon, je vais devoir changer de ton. Expliquez-moi ce qu'il s'est passé pour que vous agissiez ainsi.

Angèle baisse la tête et laisse le silence perdurer quelques secondes dans une pièce tétanisée, puis :

- Je ne peux rien vous dire. Pas pour l'instant. Je suis désolée, mais je ne peux pas. Demain, peut-être, mais pas aujourd'hui.

Angèle renifle.

- Je suis vraiment désolée. J'assume la responsabilité de ce qui pourrait se passer.

- Vous êtes désolée ? Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Vous rendez-vous compte que vous venez d'aider deux petits vieux à

s'enfuir de l'établissement, une amnésique et un débile, en pleine ville, incapables de se gérer seuls, deux irresponsables ? Et vous êtes *désolée* ?

La directrice écrase nerveusement le reste de sa cigarette dans un cendrier déjà trop plein, se redresse brutalement puis, le poing rageur martelant son bureau comme autant de ponctuations à ses éclats de voix, reprend :

– Cela ne vous dérange pas de savoir ce qui pourrait leur arriver (*un coup de poing*) ou de ce qu'ils pourraient provoquer (*un autre coup*) ? Et ces ciseaux, où sont-ils maintenant ? Et s'ils sont à traîner dans le parc et qu'un des résidents tombe dessus ? Qu'est-ce qu'on fait (*un coup de poing*) ? On ramasse les bouts, on compte les blessés (*un coup de poing*) ? Et vous êtes *désolée* ? J'avais une confiance totale en vous. Jamais je n'aurais pu croire une chose pareille. Vous n'êtes pas nouvelle, vous connaissez votre travail. Je n'ai pas à vous rappeler le règlement de l'établissement ni la population dont vous vous occupez : autistes, psychotiques, troubles du comportement... Vous savez qu'avec eux, des ciseaux deviennent une arme. Vous venez de mettre tous les usagers et le personnel en danger. Et vous l'avez fait délibérément par-dessus le marché ! Comment avez-vous pu faire une connerie pareille ? Vous savez que nous parlons de faute professionnelle grave, en espérant qu'elle ne devienne pas lourde. Imaginez que Christophe, ou encore Dorothée, les trouvent ! Et merde ! Merde de merde ! J'espère au moins que vous avez conscience de la gravité de votre acte. Vous comprenez que, à défaut d'avoir des explications plus précises de votre part, je n'ai pas d'autre choix que de vous mettre à pied. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, vous le savez. Mais je ne vous couvrirai pas plus longtemps. C'est trop grave. Ce n'est pas la peine de revenir demain. Vous allez recevoir un recommandé relatant les faits qui vous sont reprochés et la notification de votre mise à pied. Ensuite, nous verrons bien. Au mieux, nous vous demanderons votre démission. En espérant que les choses ne se compliquent pas d'ici là, parce que je vous promets que...

Les paroles menaçantes, accusatrices, se répandent dans le bureau, grattent les murs, rampent sous la porte, résonnent dans le couloir de l'espace administratif jusqu'aux oreilles attentives du personnel présent, mais Angèle n'entend plus rien. Les mots l'effleurent sans même la toucher. Son esprit est loin des préoccupations basement techniques de son futur licenciement. Il y a un peu plus d'une heure, son monde s'est écroulé, sans prévenir, comme ça, par une phrase prise en plein cœur. Elle ne s'y attendait pas. Toute son existence s'est effondrée. Toute l'architecture de sa vie a été revue et corrigée en deux secondes. En cet instant, ses émotions se confondent entre l'amour et la haine. Alors, comment quelques palabres superficielles et non avisées de sa directrice pourraient-elles accrocher son attention ? Angèle se lève doucement. Son corps fatigué se redresse lourdement vers celui, médusé, de sa patronne. Ses yeux vides, hagards, ne disent rien et la regardent à peine. Les traits de son visage se sont affaissés et ajoutent quelques années à ses cinquante-huit ans. Sans un mot, les épaules basses, elle se retourne et s'engage vers la porte de sortie. La directrice, pantoise devant la réaction de son employée, se ressaisit et crie :

– Je n'ai pas fini ! Restez là. Mais qu'est-ce qui vous prend (*plusieurs coups de poing sur la table*) ? Avez-vous conscience que s'il y avait un accident, vous pourriez être tenue responsable ? Et dans ce cas, c'est au pénal que cela se réglera.

– Je suis vraiment désolée de ce qui arrive. Je ne pouvais pas faire autrement. Bonsoir, dit Angèle d'une voix atone.

Sur le mur adjacent à la porte d'entrée, un cadre est apposé avec, à l'intérieur, une photo de plusieurs résidents assis, regroupés à l'occasion d'un spectacle de fin d'année. Angèle pose son regard sur la scène. L'image a un peu plus de dix ans, mais elle se souvient parfaitement de cette soirée. Plusieurs infirmières y étaient présentes, dont elle. Sur l'image, tout le monde sourit. On ne pourrait deviner que le personnel venait d'apprendre le décès d'un des résidents. Les usagers n'en avaient pas été avertis, et il avait fallu ne faire semblant de rien durant toute la soirée. Elle avait fait ses

heures en montrant son humeur habituelle. Elle avait plaisanté avec certains d'entre eux, ils avaient ri à l'unisson pendant le spectacle. Puis elle avait raccompagné les résidents de son groupe vers leur pavillon. Elle avait distribué les ansiolytiques et autres médicaments inhérents aux pathologies de chacun avant de leur souhaiter une agréable nuit. Elle s'était assurée du bon ordre du foyer, avait salué ses collègues de garde, était rentrée chez elle et s'était effondrée, en larmes, devant la porte de son appartement sans pouvoir s'arrêter avant de longues minutes. Le décès d'un des résidents l'avait meurtrie autant que l'aurait fait la mort d'un proche ou même d'un membre de sa famille. Sa vie est ici, dans cet établissement. Tout ce qui lui importe se tient entre ces murs.

Angèle marque un temps, puis ouvre la porte et s'engage dans le couloir en direction du hall d'entrée. À l'instar de sa tête, son pas est lourd. Elle ne regarde ni ses chaussures, ni les nombreuses photos des résidents posées sur les murs, ni la secrétaire ankylosée, bouche bée devant son accueil. Elle n'entend plus rien, ni le bruit de ses pas ni ceux de sa patronne lui courant derrière pour la rattraper. Elle ne sent pas la main l'agripper par la manche de son manteau ni ne perçoit la pression exercée sur son bras pour la retourner. La directrice est de nouveau face à elle et articule des sons incompréhensibles à son attention. À seulement quelques centimètres, sa voix lui semble lointaine, étouffée. Elle cherche à focaliser sa vue dans le regard de sa supérieure, mais n'arrive à faire la netteté que sur ses lèvres glossées et épaisses :

– Bon sang, Angèle, qu'est-ce qu'il se passe ? Je vous en prie, dites-moi quelque chose. Qu'avez-vous ? Je ne vous reconnais plus. Vous ne pouvez pas partir sans m'expliquer. Je peux comprendre, mais répondez-moi. Si ce n'est pas pour moi, faites-le pour les résidents, ou pour vos collègues. Je vous en prie, ne les mettez pas en danger par votre silence.

Les phrases lui semblent absconses, les mots détachés les uns des autres, sans cohérence. Tout est flou autour d'elle, seul le petit duvet brun au-dessus des lèvres et en partie englué dans le gloss du rouge de sa directrice retient son attention. Les quelques salariés présents regardent la scène,

médusés. D'ici quelques minutes, les ragots alimenteront les heures de permanences à venir.

Quelques mots-clefs finissent par percer ses pensées nébuleuses. Angèle respire un grand coup. Lentement, elle se tourne vers ses collègues, les regarde longuement, puis revient vers son interlocutrice et, d'une voix fatiguée, dit :

- Les résidents et le personnel n'ont rien à craindre. Ne vous en faites pas. Ne vous inquiétez pas pour eux.

- Et Jeanne et Marius ?

- Quoi qu'il arrive, ni vous ni moi n'y pouvons plus rien, maintenant. Mais tout ira bien pour eux ce soir, je vous l'assure. Fichez-leur la paix quelques heures et laissez-moi partir. Je suis épuisée. Au revoir.

Angèle se dégage de sa directrice. Sa démarche est lourde. Elle avance, les épaules basses, et passe devant ses collègues sans plus les regarder. Tous l'observent, intrigués. Elle sort. Sur le parking, des larmes commencent à couler sur ses joues. Le soleil encore haut, éblouissant, ajoute de la confusion dans son esprit. L'irrégularité de ses pas lui donne une apparente ivresse. La vue troublée, elle atteint sa voiture, cherche ses clefs. Ses mains tremblent. Ses pleurs lui compliquent l'ouverture de la portière. Elle entre. À l'intérieur, assise et cachée derrière cette peau de métal, ses nerfs lâchent. Elle pleure, la bouche tordue par la volonté de ne pas s'effondrer totalement. Quelques secondes encore pour vider un trop-plein, puis elle se ressaisit en frottant ses yeux rougis à la manche de son blouson. Ses lèvres sont salées. Dans le rétroviseur, elle se voit déconfite, vieillie. En arrière-plan, au bas du perron de l'entrée de l'établissement, sa directrice et l'une de ses collègues avancent dans sa direction. Angèle, après avoir eu toutes les difficultés du monde à insérer la clef dans le neiman, met le contact, enclenche la marche arrière et passe à proximité des deux femmes. Ahuries, elles la regardent forcer la première dans un débrayage tonitruant. Enfin, la voiture accélère, sort de l'établissement et s'engage sur le boulevard des Acacias.

Angèle laisse défiler les différentes rues et avenues sous les roues de sa vieille Peugeot sans même avoir conscience de la route qu'elle emprunte ni des changements qu'elle effectue. Elle est perdue dans un magma d'émotions où se mélangent les morceaux de sa vie éclatée. La voiture, autonome, la ramène vers sa triste condition de ménagère isolée du monde, loin de son travail et asservie à son crétin de mari qu'elle ne supporte plus. Elle laisse ses habitudes la guider vers le vieil immeuble pourri qu'elle a toujours habité malgré les promesses de l'autre con. Elle vient de remettre une paire de ciseaux entre les mains de ses chimères et passe en revue sa pauvre et triste vie loupée en attendant que ces dernières s'en servent et la délivrent enfin.

* * * * *

Angèle s'est mariée très tôt, le plus tôt possible pour qu'on lui foute la paix, avec le premier pauvre type qu'elle a croisé, un gars sans ambition, sans envie, sans amour pour elle. La seule chose qui l'a jamais fait vibrer a l'odeur de l'huile de moteur et la texture du cambouis. Il peut parler de mécanique pendant des heures et rester sous un châssis des journées entières. Il aime également la bière blanche, la rousse, la brune en grande quantité, le matin, le midi, le soir, seul, sous un capot de bagnole, avec ses copains, devant la télé, tout le temps et n'importe où. Il n'a jamais emmené Angèle au restaurant ni au cinéma. Il ne participe pas aux tâches ménagères, ne fait jamais la cuisine ni les courses, et encore moins la vaisselle. Il ne regarde jamais Angèle, ne l'embrasse pas et ne connaît toujours pas son deuxième prénom ni la tête de sa mère biologique. Il ne sait d'ailleurs pas qui elle est et s'en fout royalement. Ils ne mangent presque jamais ensemble et n'ont pas d'amis en commun. Ils vivent dans un quarante-cinq mètres carrés au cinquième étage d'un vieux HLM, chacun isolé dans un monde que l'autre ne connaît pas.

Ils se sont rencontrés à l'hôpital Bretonneau de Tours. Elle comme infirmière stagiaire, lui comme bras cassé avec fracture ouverte et

infection nosocomiale nécessitant un mois d'hospitalisation. Leurs regards ne se sont pas croisés, ils ne se sont rien dit et ne se sont pas aimés. Durant cette période, six jours par semaine, trois fois par jour, elle est venue lui changer ses pansements. Elle travaillait soigneusement, était attentive à la santé de son patient et se contrefichait éperdument de ses états d'âme. Lui la regarda à peine. Il fallut que, deux mois plus tard, elle le recroise dans un garage auto pour qu'enfin il daigne la voir. Elle s'était inquiétée d'une fuite d'huile que son vieux scooter répandait sur ses souliers neufs. Lui s'est enthousiasmé de son Terrot VMS 2 datant d'au moins douze ans.

- Une vraie mécanique fiable et française, expliqua-t-il.
- Oui, mais cassée, répondit-elle.

Il était en admiration devant cette fierté nationale, fleuron de l'ingénierie française. Il l'invita à boire un verre le soir même. Il ne lui parla que de son scooter, de toute la série des Terrot, leur date d'apparition, leur guerre contre la concurrence du fabricant Vespa et leur chute. La soirée lui fut d'un ennui incommensurable. Rien de ce qui émana de cet homme ne l'attira, ni sa peau grasse et granuleuse, ni son corps maigre et sec, ni sa voix molle et gutturale, et encore moins ses goûts et ses envies, mais elle repensa au rendez-vous galant que sa seule amie lui avait arrangé le samedi suivant et à l'ennui quelle ressentait déjà à l'idée d'y aller et de passer la soirée avec un garçon se prénommant « Marc-Antoine De Lanoix ». Elle l'avait déjà rencontré. Il était en deuxième année de médecine. Il était beau, allait être riche et ne parlait que de lui et de son travail. Quel était le meilleur avenir pour elle ? Laver des slips de mécanicien ou de chirurgien ? Quelle différence y avait-il ? Entre deux explications sur comment le piston transmet l'énergie créée par l'explosion à la bielle et comment elle-même la transmet au vilebrequin, il lui prit la main et lui montra la manière dont la pièce se déplaçait dans le cylindre du moteur.

Huit mois plus tard, ils se marièrent. Le soir de la cérémonie, où la famille avait réussi tant bien que mal à rassembler tout au plus une dizaine

d'obscur amis retrouvés à partir de photos de collège, Georges, le tout jeune marié, passa son temps entre le dessous de la carlingue d'une DS et le bar. Il se coucha ivre mort sans avoir défloré sa femme. Elle attendra encore près d'un mois avant de perdre sa virginité. Ce qui ne la déranga pas le moins du monde. Depuis plus de trente-cinq ans, et à l'exception des quelques volées qu'Angèle reçoit de temps en temps sans aucune raison signifiante si ce n'est l'amertume d'une vie ratée et noyée au fond d'un verre d'alcool, ils s'ignorent parfaitement, sans amour, sans intérêt l'un pour l'autre, elle dans sa cuisine, la tête au foyer des Landes, et lui devant la télévision, le cerveau gorgé de bière, dans son garage, la tête entre deux durites, ou sur une prostituée, la tête entre deux seins.

Sa vie est une longue apnée dans une bouteille de chloroforme. Elle ne sort jamais en dehors du travail et des courses. Elle n'a aucun passe-temps, aucun loisir. Elle ne regarde pas la télévision et ne lit jamais. Elle n'a plus d'amis, pas de chien ni de chat, mais un hamster boulimique et obèse avec qui elle parle tout le temps. En fait, elle a un hamster depuis plus de trente ans. Dès que le rongeur meurt, elle le jette à la poubelle et part en acheter un nouveau. Elle continue alors son monologue comme si de rien n'était. Elle mange peu, mais grossit pourtant ; poids, transpiration, insomnies... la ménopause lui a réservé tant de délicieuses surprises. Elle ne boit presque pas, et ne fume qu'au foyer des Landes. Sa seule occupation, son seul plaisir reste son travail. C'est tout ce qu'elle a jamais eu et jamais souhaité. Elle cumule les heures supplémentaires tant qu'elle le peut, parfois sans être payée, souvent sans que sa direction en soit avertie. Depuis plus de trente-cinq ans, son unique but est d'être la plus présente possible dans cet établissement, auprès des résidents et plus particulièrement de Jeanne ou, à défaut, de Marius. Elle a tout abandonné, tout sacrifié pour cette femme au sourire et au regard naïfs, au visage d'ange, pour cette adulte-enfant sans passé, sans histoire, qui ne respire que le temps présent, pour celle qui n'a jamais eu conscience d'elle plus de dix minutes. Quelle utopie folle, quelle déraison l'a poussée à agir, à

s'entêter ainsi ? Qu'espérait-elle trouver dans son amnésie ? Quelle vie pensait-elle construire auprès d'elle ?

Angèle frappe sur son volant, navrée de sa bêtise et de son aveuglement. Seuls les fous peuvent gâcher une existence entière pour d'autres fous. Elle repense à ses amies d'enfance, d'école, ses collègues de travail. Elle imagine tous ces gens qu'elle n'a jamais rencontrés dans ces clubs où elle n'est jamais allée, dans ces soirées où elle n'a jamais dansé. Que sont devenus ces mecs qui la sifflaient à la sortie du lycée ? Où était Patrick, son beau voisin de table qu'elle a plusieurs fois éconduit ? Qu'a-t-elle perdu, négligé, oublié, abandonné ? L'essentiel de sa vie. Elle a traversé son existence tel un fantôme sans que personne ne remarque qui elle était réellement, ce qu'elle faisait dans ce foyer, ce qu'elle était venue y chercher. Personne n'a vu quelle illusion délirante la guidait.

Angèle sourit tristement, par compassion, par apitoiement sur elle-même. Elle passe sa main nerveusement sur son visage. Elle a fait le tour de son existence et cela n'a pas duré longtemps. Il reste pourtant une femme à qui elle n'a pas encore pensé, et elle sait que ces souvenirs vont être douloureux à aborder. La particularité d'une crise, quelle qu'elle soit, est qu'elle repositionne les choses et les personnes dans un ordre d'importance différent. Les priorités sont redistribuées, et ce qui était secondaire devient essentiel. Depuis quelques heures déjà, une ombre entêtante se rappelle à elle. Celle d'Aline, sa mère adoptive. Cette femme qui l'a élevée et aimée dans l'abnégation la plus vertueuse qui soit, cette mère de substitution qu'elle n'a jamais pu appeler « maman », cette fée protectrice qui l'a éduquée comme sa fille naturelle et qu'elle a lâchement abandonnée. Pourquoi doit-on toujours sacrifier ceux qui se montrent les plus loyaux et honnêtes ? Angèle s'enfonce dans ses souvenirs d'enfance et revoit cette femme et ses grands bras maigres qui l'ont tant cajolée, tant apaisée, son visage quelconque comme un faire-valoir au reste de l'humanité et ses longs doigts qui la peignaient chaque matin avant de partir à l'école. Il y avait toujours un morceau de chocolat pour elle au goûter. Lorsqu'elle était malade, Aline lui faisait un bol de semoule ;

Angèle adorait ça. Il ne pouvait se passer un week-end sans qu'elles aillent se promener dans un parc ou au bord du canal Saint-Martin. Son mari, Jean-François Corbel, était peu présent dans son éducation – qui était le terrain privé d'Aline –, mais il restait bienveillant et attentif. Angèle repense aux longues conversations qu'elles ont pu avoir ensemble. Aline avait toujours un mot rassurant, un bon conseil pour apaiser ses nombreuses peurs. Elle était mieux qu'une confidente, plus qu'une complice. Elle l'a accompagnée dans toutes ses tristesses, dans tous ses doutes en restant derrière, dans l'ombre. Elle était son éternelle et véritable amie. Celle qui pouvait l'écouter des heures durant, qui comprenait tout et savait l'amener vers les bonnes décisions. Elle a admis toutes les exigences d'Angèle. Elle ne lui a jamais caché son adoption et a accepté de se faire appeler « Aline » jusqu'à ce qu'Angèle choisisse ses propres mots pour l'appeler autrement, mais les noms tendres qu'Aline attendait n'ont jamais paru. Elle lui a permis de revoir sa mère biologique de nombreuses fois et a accepté de la perdre petit à petit, sans rien dire. Angèle a grandi et est devenue une adolescente soucieuse de ses racines qui ne voyait en Aline qu'un rempart à ses origines et à l'amour entre elle et sa mère biologique. Aujourd'hui, Angèle se rend compte de son ingratitude. Elle a tout simplement eu le mépris de ceux qui ont la certitude que leur ombre ne les quittera jamais.

À l'âge adulte, elle s'est petit à petit éloignée de la famille Corbel. Les années ont passé, et leur complicité s'est évaporée dans les méandres de leurs tristes vies respectives. À ce jour, Angèle ne voit presque plus Aline et ne prend guère plus le temps de l'appeler. Elle s'en veut. Elle trouve toujours une bonne excuse pour repousser une visite. Il y a la distance, son mari qui ne veut pas venir, ses horaires décalés, il y a l'ennui de la voir dans sa maison de retraite, lavée, soignée, pomponnée à souhait, mais vidée de cette substance que dégagent les vivants. Aline, quant à elle, a toujours, en silence, espéré gagner son statut de mère. Elle ne voulait pas la contraindre, mais attendait que sa fille adoptive lui reconnaisse ce droit. Elle a été patiente longtemps, sans rien dire, sans rien demander. Elle était

sûre que cela arriverait tôt ou tard, qu'Angèle reviendrait vers elle avec les bons mots, ceux qu'une mère aime entendre dans la bouche de son enfant. Malheureusement, si le temps a passé, les fantômes sont toujours restés sur cette terre pour l'en empêcher. Monsieur Corbel a abandonné sa femme pour un infarctus de passage il y a deux ans, et Aline s'est retrouvée seule, sans le soutien de personne. La solitude et sa condition d'éternelle deuxième la rongent depuis trop longtemps, maintenant. Elle se sent mal-aimée. Angèle s'en est aperçue, mais plutôt que rendre ce qu'elle lui devait, elle s'est détournée d'elle un peu plus encore. Et pour le peu de relations qui leur reste, Aline, aigrie, n'a de cesse de lui reprocher son manque d'ambition, son idiot de mari, son entêtement stupide au foyer des Landes et son existence ratée. Angèle supporte d'autant plus mal ces réflexions qu'elle sait ce fiel gorgé de vérité. Comment a-t-elle pu s'enfermer dans ce monde sordide, parmi ces fous, alors qu'une autre vie, débordante de générosité et d'amour, l'attend depuis toujours ?

Aujourd'hui, la *Commedia dell'arte* a baissé le rideau, les masques sont tombés. Elle a ouvert les yeux, a vu tous les personnages et s'est présentée. L'illusion n'est plus. Il lui semble temps de mettre un point final à cette vie loupée, vécue sans passion, sans intérêt. Une existence maquillée avec précision, méthodiquement, obsessionnellement, qu'elle a réussi à rendre parfaitement invisible.

Elle arrive sur le parking de son immeuble. Son épave rouillée se confond avec les voitures de ses voisins, tous cloisonnés dans leur existence insipide et gangrenés par le malheur des autres. Angèle se sent lourde, vieille et usée. Elle emprunte l'escalier tagué aux multiples portes grises armées de serrures, judas, entrebâilleurs et présentant toutes un paillason « Bienvenue » ou « Maison du bonheur ». Chaque marche la rapproche de son essuie-pieds « Un petit coin de paradis », de son mari, et l'écrase un peu plus.

* * * * *

Corletto vient de marquer un essai, à la cinquante-deuxième minute. Les trois hommes affalés dans le canapé se lèvent d'un même corps en hurlant « Dans l'cul Toulouse, dans l'cul ! ».

Une bière tombe, renversant sa mousse sur le tapis. Personne n'en fait cas. Les supporters sautent de joie, puis se rassoient. Georges, voyant la canette vidée de son contenu à ses pieds, attrape le petit oreiller vert-de-gris en velours coincé dans l'angle de l'accoudoir du canapé, le frotte sur le tapis et jette le tissu gorgé de bière dans l'entrée de la cuisine. Ce dernier s'écrase contre le carrelage, éclaboussant le plâtre du mur dégarni en partie de sa tapisserie et en attente d'un nouvel habillage depuis près de dix ans. Angèle entre. La télévision hurle un Stade de France en folie, les trois hommes, accoudés sur leurs genoux, encouragent Corletto : « Allez fainéasse ! », « Marque-le, abruti ! ». La table du salon est gorgée de canettes vides et de paquets de chips éventrés. Des volutes de fumée se répandent dans toute la pièce. Les cendriers dégueulent leur trop-plein de mégots. L'odeur de la cendre et de la bière versée sur le tapis se mélange au reste de cassoulet oublié sur la table basse en formica dans un parfum rance et âcre. Personne ne se souhaite le bonjour.

Angèle, dépitée du spectacle, s'avance vers son royaume, la cuisine. Elle enjambe l'oreiller et s'enfonce dans sa tanière. Du salon, elle entend les trois mâles hurler dans une articulation alcoolisée leur soutien pour le Stade français Paris. Le lieu est crasseux, comme chaque fois qu'elle découche pour son travail, particulièrement lorsqu'elle est d'astreinte le week-end. Au nombre d'assiettes sales dans l'évier, elle suppose que les hostilités n'ont pas commencé au début du match. Quant à savoir lequel des trois s'est endormi bourré dans son lit, elle ne veut même pas y penser. Elle enlève son manteau, pose son sac, ouvre le réfrigérateur et en sort une bouteille de porto. Elle se sert un verre et s'effondre sur l'une des chaises de la cuisine. Elle se laisse aller en arrière et avale une grande gorgée de vin. L'alcool lui chauffe délicieusement l'œsophage. Elle en prend une seconde lampée. Ses muscles se détendent un peu. Elle ferme les yeux, repense à cette journée incroyablement éprouvante. Elle s'est enfin sortie

de ce cyclone émotionnel qui a déplacé tous ses repères et peut regarder les décombres et ce qui peut encore être sauvé. Rien. Il n'y a plus rien à faire, plus rien à perdre ici. Tout est déjà joué, pour ainsi dire. Quelques semaines et tout sera fini. *Je vais enfin pouvoir m'évader de ce merdier définitivement*, se dit-elle en pensant plus à sa vie qu'à ses meubles, puis : « Il va être temps de commencer les cartons », ajoute-t-elle à voix haute en se levant.

Elle prend son verre, l'avale cul sec et sort de la cuisine. Les trois hommes sont toujours avachis et gueulent à qui mieux mieux sur les joueurs, l'arbitre, la télévision et le reste du monde. Georges jette un œil dans sa direction et lui assène un « Va nous chercher des bières, y en a pu ! ». Elle le regarde sans bouger, l'épaule contre le chambranle de la porte du salon.

« Allez, bouge ton cul, et ramène la bière ! »

Elle s'avance calmement, se penche vers la table basse, prend un des paquets de cigarettes posés sur cette dernière, en sort une, la met à la bouche et l'allume avec un des mégots mal éteints du cendrier.

« C'est pas vrai, tu m'cherches, putain ! Va chercher des bières ! Et d'puis quand tu fumes ? »

L'un des deux hommes à ses côtés hurle un « Putain, y a pénalité, y a pénalité ! ». Georges revient vers l'écran. « Putain, pénalité ! » et les trois de reprendre en cœur : « Dans l'cul Toulouse, dans l'cul ». Angèle, la cigarette au bec, retourne vers la cuisine. Elle prend de grandes bouffées, puis la jette dans une boîte de cassoulet laissée vide à côté de l'évier. Elle ouvre le réfrigérateur, en ressort le pack de bières, attrape le couteau pour la viande, celui qui sert au désossage, et revient vers le salon. Les trois hommes ne la voient pas, accaparés par cette finale de coupe de France de rugby. Paris est en passe de battre Toulouse, Michalak tire une pénalité et... le pack de bières s'envole droit en direction de la télévision, s'incruste dans le tube cathodique et chavire les rugbymen. L'écran expire dans des couleurs court-circuitées. Une fumée noirâtre sonne le glas des festivités.

Les trois hommes, bouche bée, regardent Angèle pointer dans leur direction l'énorme couteau de boucher. Ses yeux sont rivés dans ceux de son mari, elle est écarlate et, la main tremblante, mais ferme, dit calmement :

- Tu prends tes deux copains sous le bras et tu fous le camp. Pour toujours. Je ne veux plus jamais te revoir.

Plus rien ne bouge dans le salon. Le temps s'est arrêté sur les certitudes d'Angèle et les hésitations des hommes. Le mari se redresse, avance vers sa femme, la tête haute, le doigt menaçant et, à son attention, hurle :

- Mais tu te crois où, put...

La phrase n'est pas terminée que la pointe du couteau pose son empreinte sur sa gorge. Le geste, instinctif et mal maîtrisé, envoie la lame goûter l'épaisseur de son épiderme. Un léger filet de sang se répand sur le fer. Rien de grave, il s'en tirera avec une petite égratignure, à condition qu'elle n'appuie pas plus. L'homme reste interdit devant le geste inconsidéré de sa femme et la croit, à cette heure précise, capable de tout.

- Putain, mais qu'est-ce qui t'arrive, t'es pas bien ?! dit-il en essayant de lever la main pour écarter le couteau.

La pression du couperet s'intensifie. Son corps se tétanise. Il a envie de régurgiter, mais est terrifié à l'idée même de faire glisser sa pomme d'Adam sur la pointe de la lame. Calmement, elle répond :

- Je ne veux plus jamais te revoir. Tu pars tout de suite. Tu repasseras demain chercher tes slips, quand je ne serai plus là. D'ici un mois maximum, je serai partie d'ici définitivement. Tu peux garder l'appartement, je m'en fiche. Tu y feras bien ce que tu voudras avec tes copains. Je ne prendrai que mes affaires personnelles, je ne demande pas le divorce. Je ne veux rien. Je veux seulement que tu partes tout de suite, et que tu ne reviennes plus pendant un mois, qu'on ne se revoie jamais plus. Maintenant, si tu essaies quoi que ce soit, je te tranche la gorge. Est-ce que c'est compris ?

L'homme, abasourdi, ne sait plus quoi faire, plus quoi dire. Les deux autres n'ont pas demandé leur reste et sont déjà dans les escaliers de l'immeuble. Ils ne fuient pas et patientent gentiment que leur copain les rejoigne un étage plus bas, sûrs qu'il ne va pas tarder à rappliquer.

- Est-ce que c'est compris ? répète-t-elle.
- Oui, dit-il en râlant, mais penaud.

Elle recule, desserre son étreinte tout en maintenant son mari en respect. Il n'essaie rien. Il est abasourdi par ce qui vient de se passer, par ce qu'elle vient de faire. Pour la première fois, les rôles se sont inversés. Elle n'est plus asservie. Elle ne se sent plus sous son emprise. C'était si simple ! Il suffisait d'un peu de conviction et d'une énorme arme blanche. Timidement, il recule, les yeux fixés dans les siens. Elle ne bronche pas. Arrivé dans le couloir, il la pointe d'un doigt incertain en guise de menace, sans trop y croire et sans rien dire, prend sa veste de jogging et s'enfuit de l'appartement. Elle est figée au milieu du salon, laisse tomber le couteau, s'effondre par terre et pleure pour la seconde fois de la journée, mais cette fois-ci, c'est une sensation de mieux-être et de fierté qui coule sur ses joues. Elle se sent en coton, son corps n'a plus de force, ses muscles se détendent, sa respiration est longue et bruyante. Elle ne pense pas et se laisse aller. Les minutes emportent avec elles le trop-plein d'émotions qu'elle a accumulées toute la journée.

Le temps passe ainsi et le jour décline lentement. Elle finit par se lever dans la pénombre du salon en désordre et, d'un pas lourd, se dirige vers la salle de bain. À l'intérieur, elle ferme la porte à clef, s'avance vers le miroir et se déshabille. Elle se regarde nue ; il y avait tellement longtemps ! Son visage rond est triste et tire vers le bas. Elle a les yeux des gens résignés qui semblent dire pardon au monde entier. Elle se sourit timidement, passe une main dans ses cheveux épais, la laisse glisser sur son cou puis sur ses seins lourds. Jeunes, ils étaient magnifiques, généreux, de ceux à embrasser, à poser dans le creux d'une main large et docile, faits pour nourrir des enfants et pour émouvoir le plus insensible des hommes. Ni les uns ni les autres n'en auront profité. Elle regarde son ventre plat, trop

plat pour sa condition de femme. Elle descend sur son sexe et sourit au souvenir d'une conversation avec des collègues et s'imagine, comme elles, le pubis imberbe ou affublé de quelque toison improbable. Elle se touche les hanches, se tourne, observe ses fesses et perd son sourire à l'idée de les avoir laissées dépérir sans qu'elles n'aient jamais eu une seule chance d'exister pour quelqu'un d'autre que l'autre con. Elle se glisse sous la douche, ouvre le mitigeur et se love sous une eau brûlante et puissante. Le liquide s'enfonce dans l'épaisse chevelure, coule sur son visage, sur sa peau et emporte avec elle des images trop encombrantes. Elle revoit son mari beugler sans cesse, pour des tartines pas assez beurrées, pour une bière pas assez fraîche, pour des chaussons trop vieux, pour des chaussures trop neuves, parce qu'il pleut, parce qu'il fait chaud, pour tout, pour rien et pour n'importe quoi. Elle se souvient avec amertume de la dernière fois qu'il l'a baisée ; on ne pourrait pas appeler ça autrement. Il s'était couché à moitié saoul. Elle dormait depuis quelques minutes déjà. Il avait dû s'exciter sur un quelconque film à la télévision. Il l'avait attrapée sans se soucier de son avis. Elle s'était réveillée en sentant son sexe à demi dur essayer de la pénétrer par derrière, sans succès. Elle se laissait faire, il y avait intérêt. Il s'acharnait sans résultat, mollissant au fur et à mesure qu'il s'énervait. Il finit par abandonner en balançant deux ou trois poings dans le noir. Au hasard, ces derniers rencontrèrent le dos et le cou d'Angèle. Il se tourna. Elle l'entendit se masturber. Cinq minutes plus tard, il ronflait.

Elle repense à cette journée de travail qu'elle venait de vivre. Elle l'avait commencée en apprenant l'évolution du cancer de Jeanne ; il s'était généralisé. Le sujet principal de la réunion n'était pas sa mort imminente, mais les mesures à prendre pour qu'elle ne s'aperçoive pas du nouveau traitement mis en place. La journée avait été électrique. Les événements s'étaient enchaînés entre une résidente à qui l'on avait oublié de donner ses anxiolytiques du matin et que l'on avait retrouvée les doigts en sang avec quelques ongles en moins, une cuisinière qui avait lâché en pleine préparation du repas, la visite prévue du maire et impromptue des trente courtisans qui l'accompagnaient. Et puis, il y a eu cette conversation avec

Marius, ses aveux, les ciseaux et la fugue de ce dernier avec Jeanne. Elle repense à lui, cet homme qui avait pris une si grande place dans sa vie, celui qu'elle avait l'habitude de rejoindre pendant ses temps de pause, cet idiot, cet ahuri, du moins pour ce qu'il en laissait paraître. Elle avait trouvé en Marius quelque chose de précieux, quelque chose qu'elle n'avait jamais vécu ailleurs, une écoute, une oreille à qui parler, à qui offrir ses états d'âme, ses peurs, ses fatigues, ses doutes sans craindre d'être trahie. Il était sa pierre de patience, sa boîte de Pandore. Les jours, les mois et les années s'étaient succédé dans l'assurance d'une relation pérenne pour peu qu'elle se satisfasse de la personnalité bancale et taiseuse de cet homme isolé du monde. Et il fallut près de quarante ans pour qu'ils se découvrent, s'appriivoisent suffisamment pour que les secrets ne trouvent plus leur place dans leur intimité et se dévoilent enfin, pour que ce jour si particulier où tout devait changer, Marius puisse la regarder dans les yeux, lui prendre les mains et lui dire qui il était réellement. Alors sa vie bascula pour la seconde fois de la journée. C'était il y a moins de douze heures, c'était ce matin, c'était dans une autre vie.

Le ballon d'eau chaude vidé, elle sort de la douche, s'essuie et revient vers le salon. Sans s'attarder sur l'aspect chaotique de la pièce, elle décroche le combiné et tape le numéro de téléphone de la maison de retraite des Lys.

« Bonjour, pourrais-je parler à Madame Aline Corbel, chambre 201 ? Merci, j'attends... Bonjour, Aline. Comment vas-tu ? Tu ne t'ennuies pas de trop ? Oui, je vais bien. Je suis fatiguée, c'est tout. J'ai eu une dure journée. J'ai foutu l'autre idiot à la porte... Oui, ça n'a pas été si difficile que ça, en fait. Je l'ai menacé avec un couteau... Tu aurais vu sa tête... Oui, ça fait du bien. Pourvu que je ne le revoie plus... Dans tous les cas, ce n'est qu'une histoire de quelques semaines. Je pars. Je veux revenir auprès de toi... Pardon, pardon pour tout. Je suis tellement désolée, tu méritais

mieux que ça... Oui, sa maladie se termine... Il s'est généralisé, quelques semaines tout au plus, et je ne suis même pas sûre de pouvoir la revoir... Il est temps que je tourne la page... »

FIN DE L'EXTRAIT

Il reste 91% du livre à lire sur la version complète !

TABLE DES MATIÈRES
DE LA VERSION COMPLÈTE

Copyrights.....	2
Remerciements.....	4
Citation.....	5
- I -.....	6
- II -.....	13
- III -.....	35
- IV -.....	42
- V -.....	72
- VI -.....	79
- VII -.....	94
- VIII -.....	105
- IX -.....	113
- X -.....	126
- XI -.....	134

- XII -.....	140
- XIII -.....	151
- XIV -.....	165
- XV -.....	175
- XVI -.....	187
- XVII -.....	201
- XVIII -.....	212
- XIX -.....	222
- XX -.....	231
- XXI -.....	243
- XXII -.....	247
- XXIII -.....	254
- XXIV -.....	264
- XXV -.....	271
- XXVI -.....	279
- XXVII -.....	290
- XXVIII -.....	302
- XXIX -.....	305
- XXX -.....	311
- XXXI -.....	339
- XXXII -.....	346
Note de l'auteur.....	348
À propos de l'auteur.....	349
Ce livre vous a plu ?.....	352
Découvrez nos autres livres.....	353